



Joseph KOSUTH

(1945)

Né en 1945, à Toledo, Joseph Kosuth devient, à 20 ans, le chef de file de l'art conceptuel. Il publie en 1969 un manifeste, *Art after Philosophy*, où il présente son extrême rigorisme. Sa démarche l'apparente à Marcel Duchamp ou au groupe anglais Art and Language.

LE MOT, LA CHOSE ET L'ART ●

Le mot n'est pas la chose. La chose n'est pas le mot. Ni une photographie, ni un code de dictionnaire n'arrivent à défaire cet axiome. Et cela, on l'avait clairement perçu à la parution de l'ouvrage incontournable de Michel Foucault, en 1966 : *Les Mots et les Choses*. Kosuth souligne le fait que les choses et les mots, bien distincts, sont cependant inséparables. Il ne faut pas plus les dissocier que les confondre. Ils constituent pour lui un système clos. Un piège. Une ascèse. Cette sorte de mystère à la fois éclatant et sombre. Pas besoin de faire œuvre, d'inventer quelque fait possible, d'avoir recours à des formes, des rythmes ou des métaphores. Kosuth rejette tout cela. La circularité du mot et de la chose lui suffit. Il n'y a qu'à les montrer côte à côte pour bien mesurer les limites du langage et l'impossibilité d'y faire œuvre. Les mots sont tout aussi handicapés que les images et l'apport de leur référent (cette chaise) ne les tire pas d'affaire... Seules des articulations de code à code peuvent sauver le langage.

La photographie d'une chaise (au format 1/1) placardée à côté de la même chaise, au sol et accompagnée, à droite, de la définition du mot « chaise » dans un dictionnaire, tels sont les éléments d'une œuvre célèbre de Kosuth, *One and Three Chairs* (1965). On reçoit cela en collision frontale. Pas moyen de se dérober, de ne pas voir. C'est une chaise. C'est de l'image, du réel et du discours. On ne peut imaginer quelque chose de plus froid. Ce qui légitime un tel travail sémantique, c'est sa globalité, son autodéfinition. Il y a du philosophe chez Kosuth. Il est aussi autoréférentiel en art que Wittgenstein le fut en philosophie. La logique, dans les deux cas, décide de ce qui peut être montré-dit et de ce qu'il faut taire.

Donc en quelque sorte, cette chaise triple développerait selon Kosuth tout l'éventail du langage... Mais, hélas, c'est le code, seul, qui s'impose. La résultante des juxtapositions de photos-objets-textes n'accouche pas du tout d'une création d'un message. Kosuth (comme tous les conceptuels durs et purs) manque l'exploration de cette obliquité sémantique à travers laquelle se produit l'acte poétique et artistique. On en reste avec lui au constat tautologique... Or, le seul travail de l'artiste, qu'il soit écrivain comme Proust ou Ponge, peintre comme Bonnard ou Klee, musicien comme Debussy ou Miles Davis, consiste essentiellement à faire basculer un axe du langage sur l'autre. C'est là, par pans de stupeur perceptible, que s'exprime le mystère de l'œuvre, sa façon de représenter l'irreprésentable ou de dire l'indicible.

Kosuth se meut donc dans une sorte de théologie négative de l'art. Il tourne autour du degré zéro de la création, à la frange d'une esthétique de la disparition. Cependant il faut porter à son crédit le fait qu'il suggère, au gré de ses tautologies, une série d'intervalles que le spectateur est prié d'explorer. Lorsqu'il expose, par exemple, côte à côte des agrandissements de définitions du mot « nothing » dans des dictionnaires anglais, français, espagnol et italien. Là, aucun doute n'est permis : il ouvre quatre fenêtres sur la différence. Il montre que l'œuvre, si œuvre il y a, se produira dans les espacements entre chacun des codes linguistiques invités à coexister.

« Mon travail est fait de rapports.
et pour établir ce rapport j'utilise des choses. »



One and Three Chairs, 1965

Œuvre en 3 dimensions, 200 x 271 x 44 cm,

coll. musée national d'Art moderne – centre Georges Pompidou, Paris, photo Philippe Migeat, © CNAC-MNAM dist. RMN.